

Port-Au-Prince, le 4 Décembre 1816.

Le général Simon Bolívar,

À M. le général Ignace Marion, commandant l'arrondissement des Cayes.

Monsieur le général,

*Au moment de mon départ pour me restituer à mon pays, et consolider son indépendance, je croirais manquer de reconnaissance, si je n'avais pas l'honneur de vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour mes compatriotes. Je suis extrêmement fâché de ne pouvoir vous dire personnellement adieu, et vous offrir de vous servir dans ma patrie dans tout ce qu'il vous plaira m'occuper. Si les bienfaits attachent les hommes, croyez, général, que moi et mes compatriotes aimerons toujours **le peuple Haïtien** et les dignes chefs qui le rendent heureux.*

Permettez moi, général, de vous prier de mettre le comble à vos bontés, en favorisant M. Villaret à qui j'ai laissé le soin de conduire le restant de notre expédition à Venezuela, et agréez l'hommage de ma haute considération. (1)

Signé : Simon Bolívar

(1) A **Carupano** où **Bolivar** débarqua le 31 Mai 1816 avec son expédition, il commit la faute de diviser ses forces, du moins de tolérer l'espèce de désertion de **Piar** et de **Marino** qui lui persuadèrent de les laisser pénétrer dans l'intérieur afin d'aller, disaient-ils, opérer des levées d'hommes qu'ils emmèneraient bientôt pour grossir sa troupe. Soit que ce fût réellement leur intention, ou soit qu'ils voulussent agir séparément, se dégager enfin de l'autorité de **Bolivar**, comme on l'a prétendu dans le temps, toujours le chef suprême a-t-il été assez faible pour les laisser partir avec une partie de ses forces et de ses meilleurs officiers. L'armée ainsi affaiblie ne put rester à **Carupano** sans danger; **Bolivar** le sentit bientôt, mais trop tard. Alors il se détermina à gagner **Ocumare** dont la position était plus convenable sous tous les rapports. D'**Ocumare** il se porta sur **Valencia** qui eût été en effet une possession encore plus avantageuse pour lui, quand il fut attaqué en route par le général espagnol **Morales** qui le battit complètement à la tête de 300 hommes seulement. **Bolivar** ne se sentant pas la force de réparer cet échec, et craignant d'être pris, sa troupe étant en fuite et dispersée, gagna en toute hâte le port d'**Ocumare** où se trouvaient ses bâtiments; là il s'embarqua à bord du vaisseau **La Diane**, commandé par le capitaine **Débouille**, à qui il donna l'ordre de mettre à la voile sur-le-champ. La flottille cingla vers les côtes de **Buenos-Ayres**, où elle fut jointe par l'amiral **Brion**, qui venait de **Curaçao**. La surprise de l'amiral ne fut pas peu grande d'y rencontrer **Bolivar**. Il lui fit les plus vifs reproches sur sa conduite. Il ne pouvait comprendre que le chef suprême employât l'escadre à protéger sa fuite, lorsque ses compagnons d'armes, privés de tous secours, étaient abandonnés à la fureur de l'ennemi. Enfin il l'exhorta avec chaleur à retourner sur les côtes de **Cumana** afin de faire tête aux événements; ce qu'il voulut tenter en effet : mais à peine fut-il en présence de **Piar** et de **Marino** qui se trouvaient dans ces parages, qu'il eut à essuyer de leur part les plus outrageantes expressions de colère et de mépris. **Piar** le menaça de le faire arrêter et juger, pour avoir compromis par sa fuite, le sort de l'armée. **Bolivar** profondément offensé d'une menace d'accusation, qu'il ne pardonna jamais, sentit néanmoins qu'il devait songer à la retraite ne possédant plus la confiance et le respect de ses officiers. Il se rembarqua sur le même vaisseau **La Diane** qui le conduisit au **Port-Au-Prince**. Il y était depuis quelques temps, quand **Brion** qui l'aimait, et qui avait beaucoup de crédit parmi les chefs patriotes, parvint à leur persuader la nécessité de son rappel. **Bolivar** obtint de nouveaux secours du Président **Alexandre Pétion** et quitta **Port-Au-Prince** dans le courant de décembre 1816. C'est au moment de son départ qu'il adressa au général **Ignace Marion (Borgella)** la lettre ci-dessus. Le ton mielleux de cette lettre contraste bien singulièrement avec la conduite de ses compatriotes à notre égard. Si ces fiers enfants de la liberté qui sont si jaloux de la position qu'ils occupent dans le monde politique, gardent envers **Haiti** l'attitude d'une complète indifférence, ils bien tort, c'est de l'ingratitude. Ils devraient pourtant se ressouvenir toujours de 1816, et de la bienveillance hospitalité dont ils furent l'objet, alors qu'ailleurs toute assistance leur fut absolument déniée.